

I

Et époque chaotique,
changement radical ?



A. Introduction

Chaque époque a son contexte propre : prospérité, guerre, harmonie entre les peuples, tensions, épuisement des ressources, avènement d'une technologie révolutionnaire, croissance, récession, hégémonie d'une puissance, lutte entre deux puissances, musèlement des peuples, essor culturel, etc.

Les populations – et intéressons-nous directement aux groupes activistes, au sein de ces populations – s'adaptent à ces contextes, pour mener au mieux leur vie et leurs luttes.

Probablement qu'à chaque changement de contexte, une certaine inertie amène ces populations à faire usage, encore un temps, de modes de vie et de luttes pourtant devenus caduques. Il faut le temps de percevoir le changement, d'en évaluer les répercussions, puis de remplacer les modes de vie anciens (souvent profondément ancrés au point d'être perçus comme inamovibles) par de nouveaux modes de vie à inventer.

Peut-être bien qu'on est dans une de ces périodes de changement de contexte (j'essaie de le démontrer plus loin), et dans cette hypothèse, l'intention de ce document et de tous ceux qui composent ce recueil est de lancer des voies d'exploration pour identifier et abandonner les pratiques caduques...

Il me faut dire d'où je parle : ma mauvaise santé m'a placé en observateur plutôt qu'en acteur. Ainsi, ce que je peux offrir, c'est mon regard sur le monde. Regard sûrement un peu frustré ('faut pas m'en vouloir) et un peu à côté de la plaque.

Mais j'espère que par-ci par-là, y'a des petites choses utiles !



Comme dans tout ce que j'écris (mais peut-être plus encore dans ces textes), j'avance à tâtons. Faut dire que c'est compliqué de prendre du recul sur une période qui se déroule au présent (les historiens, eux, ils ont le beau rôle !). Charge à toi, lectrice, lecteur, d'amener tout ça un peu plus loin...

B. Lever le nez du guidon

1. *Le moment de l'histoire*

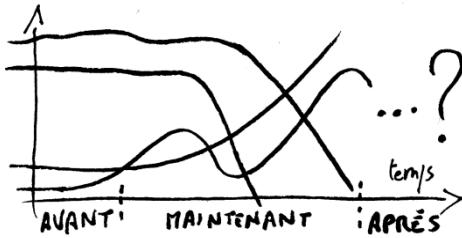
L'époque est pas banale :

- on ne sait plus bien si c'est la *housse* des températures, ou celle du fascisme et des risques de guerre qui est la plus inquiétante ;
- on peut, à l'inverse, s'émouvoir de l'*effondrement* de la biodiversité ou de la santé psychique ;
- mais que ce soit par l'explosion ou par le crash, les conditions de vie humaine sur terre sont sérieusement en péril...

De là, l'époque semble pouvoir s'illustrer de manière assez simple...

Dans *La robustesse du vivant*, Olivier Hamant ne dit pas autre chose : « De tous les rapports climat, il ne faut retenir qu'un mot : fluctuation. Les valeurs extrêmes deviennent la norme ». Pour appuyer le caractère inédit de la situation, il écrit plus loin : « Nous sommes arrivés au terme du néolithique [...], une période de stabilité climatique ».

Mince, on sort, à grands fracas, d'un contexte stable de 10 000 ans ?! Pas rien !



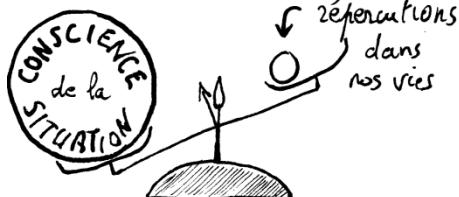
Quand l'été arrive, chacun trouve évident de retirer ses moufles¹... Les bouleversements actuels ne sont-ils pas infiniment plus marquants qu'un changement de saison ? Dès lors, n'amène-t-ils pas, dans notre quotidien, autrement plus que des moufles à retirer ?

2. La réaction du monde militant

Il paraît que le cerveau humain, face à une situation inédite, a tendance à la sidération. Comme dit Jean-Pierre Dupuy : « On ne croit pas ce que l'on sait ». Pour nous autres écolo, c'est à peine vrai : nous, on croit ce que l'on sait (même si des fois, on préférerait ne pas !). 😊

Pour autant, suis-je le seul à être déconcerté devant ce qui me fait l'effet d'une dissymétrie criante entre :

- le niveau élevé de conscience, devant la situation dramatique de notre monde ;
 - le niveau si bas de transformation de nos modes d'être, de vivre, de lutter ?
- Je veux dire : pour beaucoup, notre quotidien est étonnamment similaire au quotidien d'un individu qui vivrait dans un contexte où tout va pour le mieux. N'y a-t-il pas, finalement, un peu du déni que pointe Jean-Pierre Dupuy ?
- « *Similaire* ? Y'a la lutte militante, quand même ! », réagis-tu peut-être. Car ce que nous voyons des crises, c'est l'amoncellement toujours plus gigantesque des luttes à mener. De là, eh bien, nous luttons ! En rognant sur telle ou telle autre activité, animés par l'envie de contribuer à un monde meilleur, portés par l'élan collectif, nous luttons.



¹ référence au document « II – Garde-t-on ses moufles en été ? ». D'ailleurs, on y trouve, chapitre « C.2 – Qu'y a-t-il à convertir dans notre "communautaire" ? », un autre aspect du caractère pas banal de notre époque

Ce qui me chiffonne : cette façon de conserver ce qui fait l'essentiel de nos vies, mais d'y ajouter, au chausse-pied, autant d'implication militante que possible, j'ai bien peur qu'elle mène à la fois à l'épuisement militant et à la frustration devant l'incapacité à enrayer l'avancer du chaos.

Mais... il faut que j'essaie d'expliciter ce que je ressens dans mon esprit tordu :

- nous luttons tellement que nous nous privons d'une nécessaire prise de recul sur ce que nous sommes en train de vivre ;
- ce qu'il y a à voir dans les crises est plus profond que l'amoncellement de luttes à mener ;
- parce que, certes, nous, on croit ce qu'on sait, mais on ne voit pas que ce « ce-qu'on-sait », il est d'une ampleur telle qu'il appelle un questionnement (mais à mon avis, bien davantage : une transformation, un bouleversement) des structures-mêmes de nos façons de lutter, et, au-delà, de nos façons de vivre.

3. Poser notre regard en nous-mêmes

Habituellement, les collectifs militants se réunissent pour œuvrer en dehors d'eux-mêmes : on prépare une action anti-pub ou on rédige un plaidoyer contre un oléoduc africain... La dynamique est la suivante : une foule de regards tournés vers un objectif extérieur.



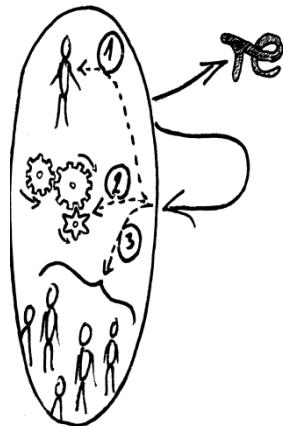
Ne faudrait-il pas qu'en plus de ces regards vers l'extérieur (parce qu'il ne s'agit pas d'affaiblir les belles actions du militantisme !), les collectifs militants créent les structures qui les invite à se regarder au-dedans d'elles-mêmes ?



Me revient en mémoire une discussion qui a eu lieu sur un groupe Whatsapp de discussion libre de Lutte&Contemplation, au sujet de la façon dont on compose avec l'âpreté du monde. Une membre écrit : « Ce qui m'aide à en sortir, c'est de me rappeler l'importance de faire le bien au quotidien autour de moi. Alors je souris à ma voisine, je composte »... Ce sujet, puisqu'il n'est pas abordé officiellement, s'immisce dans les discussions informelles. Mais alors, il se limite à des expressions d'adaptations individuelles ① : comment toi, ou moi, ou lui, ou elle compose avec son réel. On rate tout le pan de la transformation collective du réel (conditions de vie et de lutte). N'est-ce pas dommage que le plus haut degré de regard introspectif proposé, ce soit un espace de parole auto-organisé ?

Ailleurs, chez XR, la « culture régénérative »² pose un regard collectif vers l'intérieur, avec cinq orientations :

- gestion des conflits, gouvernance : le regard intérieur se focalise sur le fonctionnement collectif interne de l'organisation ②. C'est bien utile, mais c'est pas ce dont je veux parler ici ;
- reliance, inclusivité, et soin : là, la focale se porte non plus sur les structures du collectif, mais sur les membres qui le composent ①. Le collectif se penche sur les conditions de vie et de lutte des individus... On s'approche de ce qui m'anime !



La corde que j'ajouterais bien à l'arc des structures de lutte, c'est un espace dans lequel la transformation de nos modes de vie devient un sujet collectif ③.

- Espace de réflexion, de délibération et d'action collectives.
- Espace qui reconnaît que, si le monde est abîmé de toute part, il doit bien l'être aussi en nous et autour de nous (culture de l'individualisme, de la performance, de l'immédiateté, de la consommation, etc.). Les axes sont innombrables : comment mutualise-t-on nos biens ? Comment prie-t-on ensemble ? Comment se nourrit-on ? Comment se reconnaît-on, concrètement, frères et sœurs ? Comment se vêt-on ? Comment se soutient-on dans l'épreuve ?
- Espace identifié et nommé. Par exemple : « culture d'émancipation créative des impensés sociétaux dans le domaine de nos modes de vie et de lutte ».

En somme, une culture de la transformation intérieure...

Extrait de la newsletter L&C de février/mars 2025 : « Quand la menace d'un total démembrément du vivant causé par les décisions politiques internationales actuelles se fait extrêmement pressante, que faire ? Peut-être qu'une partie de la réponse se trouve là : veillons, fidèlement :

- créons et cultivons nos réseaux de solidarité,
- soutenons-nous les un-e-s les autres dans nos engagements,
- choisissons la non-violence, à l'école du Christ ».

Je suis très heureux de lire de telles intentions. Mais je redoute que tant qu'aucun cadre ne sera posé pour les porter et les valoriser, elles restent au stade d'intentions planantes qui ont du mal à s'incarner. C'est ça : poser un cadre pour cela, comme il en existe pour les actions tournées vers l'extérieur... On l'a fait ?

² <https://extinctionrebellion.fr/culture-regeneratrice/>

4. Pourquoi doit-elle être collective, cette démarche ?

Au fond, c'est vrai, ça : chacun se débrouille, non ?!

C'est qu'il y a des imaginaires collectifs à déconstruire, et que leur déconstruction marche bien mieux à plusieurs (puisque'ils sont collectifs, lesdits imaginaires). On peut aussi parler d'habitus sociaux, d'interactions spéculaires, de représentations implicites... Ne serait-ce pas absurde qu'on peine chacun dans son coin alors qu'on peut faire le chemin bien plus efficacement ensemble ?!

Pour que les choses commencent à changer en matière d'égalité homme-femme, il a fallu créer des structures collectives qui invitent chacune ET chacun à regarder en soi. Le féminisme a eu besoin de faire sortir sa cause de l'intime, et de la politiser au grand jour, pour pouvoir nommer, dénoncer, et ainsi fragiliser les habitudes sociales déviantes. Il en va de même pour ce qui nous concerne ici.

C. Trois expériences pour illustrer

Si tu as tout pigé de ce que je raconte, tu peux passer ce chapitre. Mais à moi, ça a clarifié mon ressenti, de vivre, repérer et rédiger ces trois situations qui, à l'été 2025, ont fait écho à ce sujet, disons, de... (⚠ reprend ta respiration : la phrase est longue !) mise en œuvre d'espaces d'accompagnement à la conversion de nos êtres et de nos structures collectives, comme moyen de s'adapter à l'amoncellement toujours plus effrayant des mauvaises nouvelles de notre temps.

1. Camp climat (Nantes, juillet 2025)

Khalil Brad, de l'Académie pour la modernité démocratique (www.democraticmodernity.com), est venu parler de la non-violence en contexte de guerre. Syrien et impliqué dans l'aventure collective du Rojava, il sait de quoi il parle !

S'il considère que la résistance armée (« tâches négatives ») est parfois incontournable, il met surtout l'accent sur les « tâches positives » : ces mille initiatives d'éducation populaire qui visent à amener les êtres humains, individuellement et collectivement, à préparer une sortie de guerre qui ne mène pas à de nouveaux abus et, par suite, à de nouvelles guerres. Convertir les logiques à l'œuvre... convertir les cœurs, quoi (Khalil n'a pas utilisé cette formulation – je traduis juste en termes chrétiens !😊).

Ça voudrait dire quoi, concrètement ? Khalil situe la démarche à deux niveaux :

- dans la tête :
 - conscientisation politique progressive,
 - système d'action/évaluation/éducation,

- structures pour se défaire des mauvais plis que le modèle ultralibéral a mis en nous ;
- dans les tripes : Khalil a 11 ans (pas là, maintenant : on se place implicitement dans le passé, voyons ! ☺). A cette période, la Syrie est en paix. Dans la rue, sa maman se fait malmener par un flic. Elle glisse à son fils : « Si seulement on était en contexte de guerre... ». Etonnant ?! Pas tant : en contexte de guerre, elle aurait tenu tête à ce flic, car :
 - Individuellement, la guerre laisse les tripes parler avec intensité, tandis que la paix permet tout juste à la tiédeur, au calcul, et à la peur de perdre, de protester mollement...
 - Et puis, la guerre amène à ressentir des liens collectifs plus forts, qui gonflent chacune et chacun de confiance :
 - une participante de l'atelier déplore : « A Sainte-Soline, il aurait fallu qu'on soit solidaire, dans la non-violence. Qu'on marche tous ensemble vers la brav-M. Mais on s'est dispersés ».
 - Khalil : « Dans "le chant du partisan", il y a cette phrase : "Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place". Dans un contexte de paix, on n'a pas cette certitude chevillée au corps, alors on craint de tomber pour rien... ».

Très bien, tout ça, mais en quoi ça nous concerne ?

- on peut avancer que ces choses s'érigent sur le temps long, et qu'il est bon de mettre à profit la paix relative pour, sans attendre, progresser sur ce chemin ;
- mais ça va même au-delà : selon Khalil (je ne me serais pas permis d'écrire ça de mon propre chef, mais puisqu'il ouvre la porte ☺...), la France est déjà en guerre. Bien qu'il avance masqué en gagnant notre adhésion par la « démocratie » plutôt que la répression, et bien qu'il flatte nos désirs avec ses verroteries, l'ultralibéralisme est en guerre contre nous. Alors, il est grand temps d'ajuster notre réaction à la situation : sortir de l'assouplissement dans lequel nous plongent l'illusion de paix et l'opulence matérielle, et entrer pleinement dans l'élaboration de structures individuelles et collectives adaptées à un contexte de guerre, telles que les présente Khalil. Quel dommage que dans notre Occident, nos yeux ne voient là aucune tâche à accomplir... ☺ Non ? Y'a un gros dossier, là, non ?

2. L'évangile de la révolution (Nantes, septembre 2025)

Je bouscule la chronologie de mon récit (« ⚡ Flash spécial ! Priorité au direct ! »), parce qu'il me semble que cette situation, très personnelle, prolonge bien la précédente...

9 septembre au soir, je me rends au cinéma voir *L'évangile de la révolution*, documentaire sur l'implication des Eglises locales dans les mouvements révolutionnaires d'Amérique du sud. On y voit ces foules de laïcs, avec prêtres, et parfois évêques, au nom de leur foi et au péril de leur vie, se dresser contre les formes d'oppression institutionnalisées qui les écrasent (oppression, pour le coup, souvent réalisée avec le soutien du haut de la hiérarchie chrétienne !). Ça sonne tellement juste, tellement cohérent que ça prend au tripes. Un peuple qui marche, soudé, serré, solidaire, pour la justice et la dignité, et au milieu d'eux, à n'en point douter, le Christ. Au total, plusieurs milliers de chrétiens y auraient perdu la vie...

Et nous autres ?

9 septembre au soir, de retour chez moi. Sur une discussion whatsapp de Lutte&Contemplation, je lis un message au sujet des mouvements de blocage du lendemain 10 septembre, formulé ainsi : « Vous hésitez à faire grève demain ? Voici un tuto simple pour montrer qu'il est possible de rejoindre le mouvement sans perdre d'argent et de temps. J'entends beaucoup "j'ai trop de travail" ou "je n'ai pas les moyens de perdre un jour de salaire" ou "j'ai peur d'être jugé par mes collègues" ou "c'est trop tard maintenant". Je comprends vos préoccupations, mais il existe des solutions. Alors sachez d'ores et déjà une chose : il est possible d'informer demain par un simple e-mail son employeur que vous ferez grève une heure (à la fin de la journée par exemple). Vous pourrez être ainsi comptabilisé parmi les grévistes ».

Aucun jugement sur le frère qui a posté ce message, pas plus que sur toutes les personnes qui l'ont trouvé utile. Aucun jugement sur les ressentis des uns et des autres, qui sont ce qu'ils sont... Aucune espèce de supériorité de ma part, qui me sens d'ailleurs si limité dans le domaine de la lutte... Mais dans mon petit cerveau plein des images du documentaire, quel contraste ça a fait !

C'est pas en tirant sur une plante qu'on les fait grandir plus vite, mais en amendant le sol sur lequel elle pousse... Alors, plutôt que des attaques envers les personnes, qui se retourneraient en premier lieu contre moi-même, je me dis, encore et toujours, qu'on a devant nous un immense chantier de politisation/conscientisation/radicalisation/solidarisation... C'est ça : une culture de l'implication. Non pas que nous devions être tous sur la barricade. Non pas, même, que nous devions être tous sur les mêmes luttes : il y a en a pour tous les goûts. Mais que peu à peu, ces luttes nous habitent, et que nous les habitions...
... Pardon si ça alourdit, mais j'ajoute une nuance en remplaçant « lutte » par « soulèvement d'âme ». Parce que le mot « lutte », il est trop spécifique pour convenir à toutes les sensibilités. C'est ça : ce documentaire m'a donné envie d'un soulèvement d'âme ; quelle que soit la forme qu'il prenne.

Mon mal est que je suis un bourgeois : observateur conscient du malheur des temps présents, mais bien peu impacté par lui.

- Si j'ai mes petites raisons de souffrir, elles ne sont pas liées à un quelconque manque d'argent. De là,
 - ma grande pauvreté, celle qui me retient de m'offrir pleinement à la radicalité du Christ (à la manière, par exemple, des frères et sœurs sud-américains du documentaire), c'est d'avoir des biens, des choses qui me retiennent en arrière par peur de les perdre.
 - La pauvreté de notre société dans son ensemble, c'est d'être composée d'une telle proportion de gens comme moi que cette réalité n'est absolument pas perçue comme une pauvreté. D'ailleurs, elle n'est pas perçue du tout : elle paraît évidente.
 - A tel point que la culture de « révolte collective de l'éprouvé », elle s'émousse même chez les personnes effectivement défavorisées...
- Si la dégradation actuelle de nos conditions de vie, à cause des crises successives, ont quelque chose de bon, c'est que la mise en contact direct avec la privation peut nous amener à développer des structures de solidarité et d'engagement similaires à celles de nos frères et sœurs sud-américains... Ou pas : on pourrait bien aussi aller vers l'individualisme du « sauve qui peut ». Quelle prise avons-nous pour nous orienter vers la première option, plutôt que de glisser imperceptible vers la seconde ? Sans doute la conscience des enjeux et la détermination à agir. Non ? Y'a un gros dossier, là, non ? (Ah ? Je me répète ?!@@)

3. Festival des poussières (ferme de la Chaux, aout 2025)

En arrière-fond du festival résonne un petit air implicite mais bien présent. Il se rend notamment manifeste dans certains chants :

- *Que vienne ton règne de justice* : « Que riches et dominants soient appauvris » ;
- *Regardez les oiseaux du ciel* (carrément, le « tube de l'été »@@) : « [en substance ; l'intégralité du texte étant sur ce même thème] Dieu pourvoit gratuitement aux besoins des oiseaux du ciel et des fleurs des champs. Inutile de faire des stocks ! ».

Il me semble que le côté « révolutionnaire » du festival, cet appel radical à la pauvreté évangélique (si bien illustré par Mt 19,21 : « va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, [...]. Puis viens, suis-moi »), ça nous fait frissonner : là, maintenant, on a envie de le suivre ! Yeaaah !

C'est bien agréable de ressentir un tel frisson. Alors, on proclame, on se fait mousser, on cultive notre fantasme.

Mais dans les faits, que faisons-nous de cet appel ? Combien d'entre-nous y plongent vraiment ? Pas moi, en tous cas. Pas plus que j'ai senti d'élan massif dans ce sens... Je sens en moi comme une hypocrisie...

Lors d'un temps « inclusivité », en amont du festival, il était demandé aux bénévoles de se situer selon leur capital socioculturel et financier. Une belle grappe se forme, de personnes conscientes d'avoir reçu en héritage des biens conséquents. La conscience d'être du côté des privilégiés (et j'en fais aussi plutôt partie) est posée là, comme un état de fait. Mais à cet instant, l'appel à la pauvreté évangélique semble hors de propos. Ça aurait été malaisant de l'évoquer, non ?!

Sans parler du fait que – mais allez, du coup, j'en parle ! – ça pourrait bien s'apparenter à une violence classiste : quand on n'a pas un rond et qu'on entend des nantis vanter les vertus de la pauvreté depuis leur opulence, c'est pas bien agréable.

Alors, la pauvreté évangélique est-elle oui ou non un objectif ?

Si non, si les Evangiles ont uniquement une portée symbolique, peut-être serait-il bon de mettre un terme à nos rêveries ingénues (et d'ailleurs, la question mérite d'être posée, parce que depuis le tubercule de la patate, jusqu'à l'embonpoint des ours avant l'hiver, en passant par la façon qu'on les fruits de mettre une copieuse réserve d'énergie autour des graines (n'est-ce pas là un héritage ?!), la nature fait sans doute confiance à Dieu, mais se prévoit quand même un petit matelas de sécurité... Passons...).

Mais si oui. Si l'invitation du Christ est sérieuse. Si se défaire de notre superflu est une libération. Si, dans un monde fini, c'est une exigence incontournable de justice. Si le passage du paradigme de la sécurité à celui de la confiance est guérissant. Si la rareté redonne une vraie valeur aux choses et nous invite au partage, créant une société d'interdépendance... et si ce festival est révolutionnaire, alors on ne peut pas en rester au stade du fantasme.

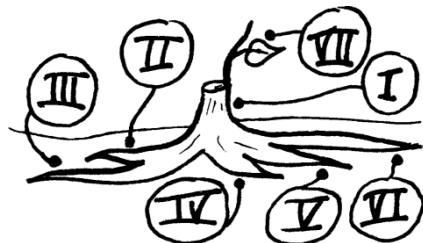
De là, une chose, inutile, serait de distribuer des mauvais points ; une autre, plus utile, est de partir de ce que nous sommes, et de constater que nous ne sommes pas ce que nous voudrions être. Foucault l'exprimait si bien l'an dernier : « Nous sacrifions à des idoles que nous n'aimons plus, les détestant de nous aimanter encore, nous haïssant d'y succomber toujours ». Nommer ça ensemble, c'est déjà merveilleux !

Et puisque ces idoles ont des racines sociologiques, donc collectives, ce sont des structures collectives qui seront les plus à même de nous aider à nous en affranchir :

- par la parole : convertir ensemble nos imaginaires, renverser les désirabilités, identifier nos confortables aliénations bourgeoises. Questionner nos rapports à la propriété privée, à la classe sociale, etc.
- par l'expérimentation : faire advenir des structures d'entraide qui « sécurisent » nos pas vers la pauvreté évangélique (jardin des Ronces à Nantes (pour parler de ce que je connais), cagnotte solidaire à Joigny, coopérative intégrale dans le Berry, Dorothy à Paris)...

D. Un peu plus concrètement

Pour donner un peu de substance à tout ça, je pose ici une base d'inventaire des domaines potentiellement concernés. Ça donne à voir, du coup, les textes qui constituent les racines de mon « arbre des transformations à la faveur des crises ». Une explication, au passage : souvent, pour de telles illustrations, c'est des branches dont on se sert, plutôt que des racines. Je porte le focus plus bas pour signifier des changements profonds.



- D'abord, le tronc : « I – Le temps du regard intérieur » : s'aider les uns les autres à transformer en profondeur nos dispositions intérieures et nos modes de vie et de lutte (ce doc-ci est un bout du tronc).
- Première racine : revisiter le vivre-ensemble ; des structures de vie plus solides :
 - « II – Garde-t-on ses moufles en été » : c'est une grosse racine ! Elle s'interroge sur les pratiques communautaires, si timides dans notre époque, mais pourtant si essentielles ;
 - « III – Aime, et aime qui tu veux » revisite le champ des relations humaines.
- Seconde racine : des modes de lutte renouvelés
 - « IV – La vulnérabilité dans la lutte » : comment la prise en compte de notre nature vulnérable peut influer la façon de lutter ;
 - « V – Relier les périphéries oubliées » : la traduction dans les structures militantes de la notion de vulnérabilité et de marginalité. Ce texte peut sembler un peu acide... il est sorti comme ça... tout plein d'amour !
 - « VI – La lutte enracinée » : la lutte peut-elle s'enraciner dans d'autres substrats, d'autres logiques, d'autres modes de pensée que ceux de l'air du temps ? Exemple de la non-violence.
- Et pour finir, le p'tit rameau : « VII – Une expérimentation » : concrètement, à Nantes, on s'y est lancé... On se voit une fois par mois, et on creuse tout ça...

E. Ce qui se lance par ailleurs

Joie d'être conforté dans cette démarche par nombre d'initiatives allant dans le même sens, prouvant que c'est dans l'air du temps :

- Livres :

- *Après les temps modernes, Édifier ensemble le monde qui vient* (Gilles Hériard-Dubreuil) : « Nous abordons une étape nouvelle de l'histoire humaine. Mille indices convergent aujourd'hui pour le montrer. Le mouvement de la Modernité – engagé en Europe depuis environ quatre siècles et longtemps associé à une immense promesse de liberté et de paix – s'achève dans le malaise et l'inquiétude. »
 - *Faire refuge dans un monde incertain* (Anne Le Maître).

- Lieux :

- Le Monastère de Clerlande, en Belgique : « Notre planète et l'humanité sont à un tournant. Notre modèle de société occidentale, moteur du progrès et du capitalisme, a atteint les limites de sa logique. [...] Ces profondes remises en question nous appellent à réinventer une autre manière d'être au monde, vivante et durable ».

- Initiatives :

- Le réseau des tempêtes (<https://lereseaudestempetes.org/>) : « Le Réseau des Tempêtes œuvre à améliorer les capacités d'entraide et d'auto-organisation des populations. Cela nous rend tous et toutes plus aptes à traverser les crises. Et si les crises n'arrivent pas, nous aurons contribué à améliorer notre quotidien. »

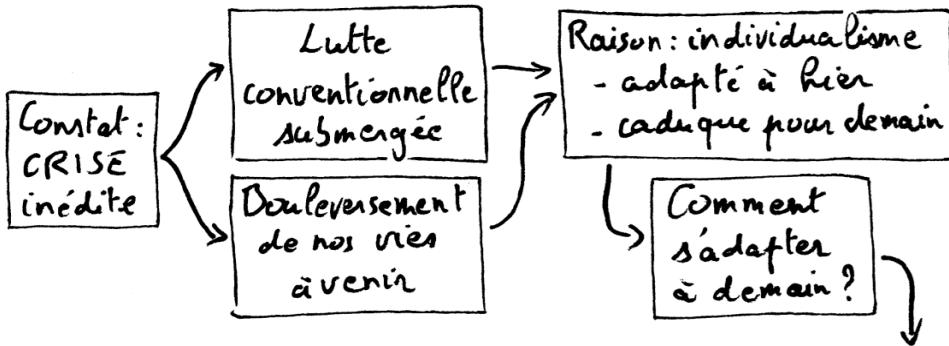
F. Conclusion

Si l'actuel de nos vies et de nos luttes est jugé satisfaisant et adapté aux bouleversements à venir, alors je m'excuse d'avoir pris de ton temps, et je me retire sur la pointe des pieds. Mais dans le cas contraire, je t'invite à lire, dans la suite, les textes qui te font envie, et surtout, à t'installer dans un petit salon chaleureux (si c'est l'hiver) ou sous un grand chêne (si c'est l'printemps) et, avec quelques bons amis, à nommer ensemble ce sujet et à l'explorer par vous-mêmes.

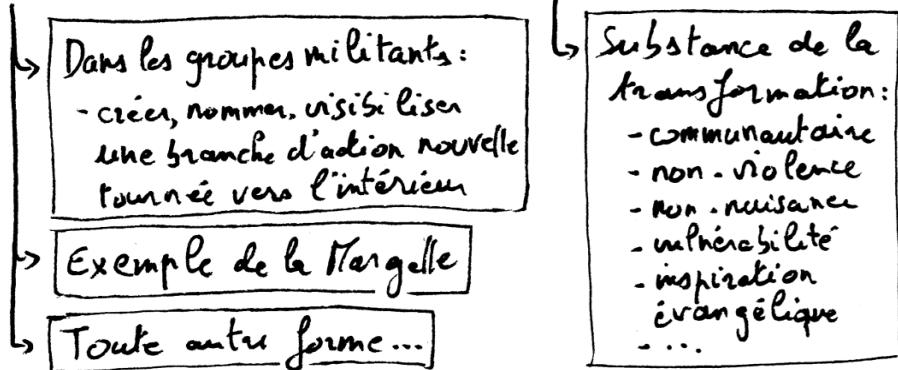
Dans ce monde qui appelle à de profondes mutations, nous sommes aussi, nous-mêmes, des lieux de transformation (y'a pas que Total et Bolloré !). Actuellement, chez les militants chrétiens, ce lieu de transformation personnel est vaguement nommé, et est laissé à l'intime et à la prière.

- N'y aurait-il pas matière à s'approprier ce sujet collectivement et politiquement ?
- N'y aurait-il pas matière à ce que des « cercles » Lutte&contemplation, des communications d'Anastasis ou encore des propositions de Chrétiens Unis pour la Terre aillent dans ce sens ?

Vue d'ensemble



CREER UNE CULTURE DE TRANSFORMATION DES STRUCTURES DE VIE & DE LUTTE



L'ensemble des textes

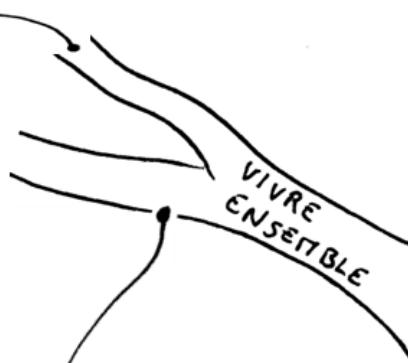
IV - La vulnérabilité dans la lutte

Nous arrivons dans la lutte habités par le même état d'esprit qui mène le monde à la catastrophe : esprit de maîtrise et de conservation. Comment le paradigme de la vulnérabilité pourrait influer sur l'esprit de la lutte, sans pour autant la rendre faible et résignée ?

III – Ouvrir grand

les perspectives relationnelles

L'affectivité s'est laissée enfermer dans des formes stéréotypées, figées, qu'on peine à questionner même lorsqu'elles ne nous conviennent pas. Il y a de l'espace pour redonner peu à peu à l'Amour sa diversité, sa subtilité et sa puissance !



II – Vers des structures plus communautaires

Nous sommes marqués par un individualisme fâcheux en soi, et caduque de surcroit ! L'alternative : ou bien tomber les uns après les autres sous les assauts du monde, ou bien retrouver des structures collectives plus solides, pour se soutenir mieux et actionner des leviers d'action plus puissants.

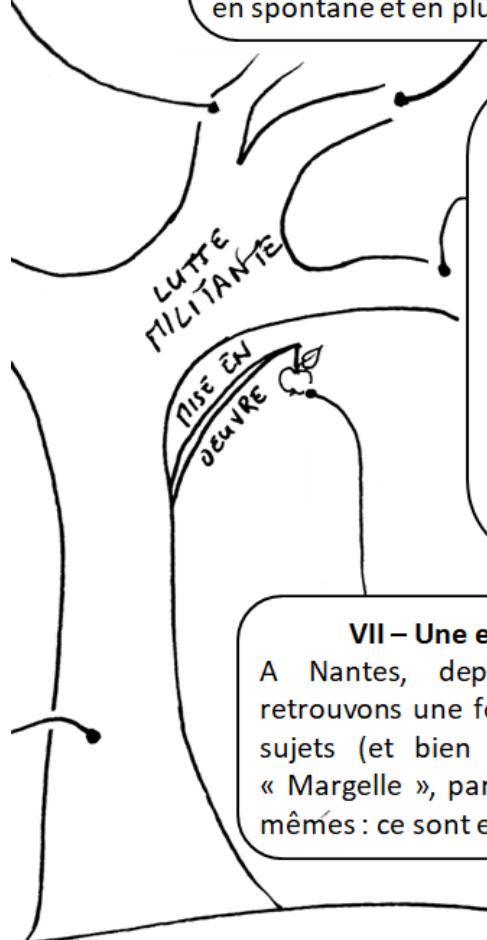


I – Le temps du regard intérieur

La situation inédite du monde appelle une démarche, consciente et résolue, de refonte des structures de nos vies ; même celles qu'il est convenu de considérer immuable. Les militants ne peuvent plus se contenter d'agir à l'extérieur d'eux-mêmes : il est temps de poser en soi-même un regard agissant.

V - Vers des alter-centres

Les structures militantes jouent souvent elles aussi le jeu du monde : luttes d'influence, stratégies, recherche de centralité, etc. A tel point que les marges, celles-là même d'où sortent des prophètes, restent souvent dans l'ombre. Se pourrait-il que l'écosystème des luttes gagne en spontané et en pluralité ?



VI - La non-violence engrainée

La non-violence est un chemin tout indiqué à celles et ceux qui ne veulent plus d'un monde régulé par le jeu du « plus fort gagne ».

Regardée avec des yeux du monde, elle apparaît pourtant terne. Pour qu'elle révèle ses vraies couleurs, il faut d'abord tout retourner, puis laisser nos yeux s'acclimater.

VII – Une expérimentation : la Margelle

A Nantes, depuis quelques mois, nous nous retrouvons une fois par mois pour explorer tous ces sujets (et bien d'autres encore !). On s'appelle « Margelle », parce qu'on part des marges-en-nous-mêmes : ce sont elles qui aspirent au changement.

